

## Petite réflexion sur le récit raconté par un enfant au Québec

Isabelle L'Italien-Savard

Number 122, Summer 2001

L'enfance

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/55938ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Les Publications Québec français

### ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

L'Italien-Savard, I. (2001). Petite réflexion sur le récit raconté par un enfant au Québec. *Québec français*, (122), 78–79.

# Petite réflexion sur le récit raconté par un enfant au Québec

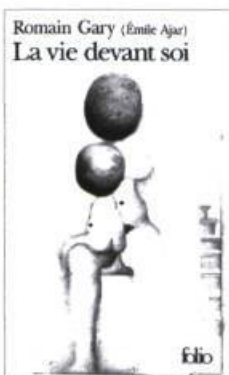
ISABELLE L'ITALIEN-SAVARD

Depuis que l'enfant a pris sa place dans la littérature, c'est-à-dire depuis finalement peu de temps si l'on considère qu'il est en quelque sorte « baptisé » par *L'Émile* de Jean-Jacques Rousseau au XVIII<sup>e</sup> siècle (le même qui d'ailleurs lui donnera droit de parole dans ses *Confessions*), depuis donc qu'on permet à l'enfant de parler sur la grande place publique littéraire, les récits qu'il raconte et dont il est le héros paraissent toucher de façon particulière les cordes sensibles adultes. À preuve, les succès incontestés de ses histoires en librairie, qui s'accompagnent souvent d'une estime du milieu : du célèbre *Quand j'avais cinq ans je m'ai tué* de Howard Buten au *Grand Cahier* d'Agota Kristof, en passant par *L'Attrappe-cœurs* de Salinger et *La vie devant soi* d'Émile Ajar, pour ne nommer que ceux-là, les titres sont respectables.

Le goût du public pour ces drôles d'histoires racontées par des enfants qui savent nous faire basculer dans leur monde peut s'expliquer de plusieurs façons, assez simplement. D'abord, nul besoin d'insister sur l'innocence, la candeur, la naïveté inhérentes à l'enfance : quand un enfant parle, on tend l'oreille..., on accepte ses maladresses, on sourit de ses hésitations, on excuse ses énormités bref, on s'ouvre à lui, tout prêt à recevoir sa parole, à plonger sans méfiance dans son univers. Déjà, cette attitude favorise l'accueil chaleureux généralement réservé aux récits narrés par des enfants. Mais non seulement sommes-nous disponibles à ce type de récits, mais encore nous y lançons-nous tête baissée avec beaucoup de plaisir. Les lecteurs adultes entrent avec délices dans ce monde pur et rafraîchissant de l'enfance, y retrouvant sans doute, parfois peut-être avec quelque nostalgie, la liberté jouissive et la folie bien peu présentes, il faut l'admettre, des grands (en)jeux adultes de la société. Les narrateurs enfants passent du rêve à la réalité sans crier gare, ne s'émeuvent pas des lois rigides de la cohérence, ne se soumettent qu'au seul pouvoir de leur imagination. La logique du récit en prend parfois pour son rhume, le lecteur ne sait plus toujours où sont ses repères spatio-temporels, mais tant mieux... cela fait justement partie du plaisir vertigineux de la liberté. Qui plus est, la langue échappe elle aussi aux modèles des adultes : syntaxe échevelée, affolante ; mots déformés, « refor-

mants » ; images décapantes ; tics attendrissants. Comment, vraiment, peut-on résister à tant d'invitantes libertés ? Et pour couronner le tout, ces romans racontés par des enfants savent subtilement s'adresser aux petits adultes qui sommeillent dans les grands lecteurs enfants... L'œil aguerrri de l'adulte aura tôt fait de combler les trous, les non-dits laissés par l'enfant dans son récit, il corrigera les erreurs de prononciation, comprendra les dessous du monde qu'on lui raconte. Et il trouvera même beaucoup de satisfaction à comprendre ce qu'on lui dit à demi-mots, il aimera ce travail d'interprétation. C'est que, sous ses dehors candides, l'enfant sait être perspicace, critique, voire cruel. Lui seul a la permission de dire la vérité. Et cette vérité ne peut être saisie et comprise que par l'adulte. Pas étonnant que les lecteurs aiment les récits racontés par des enfants : ils flattent non seulement leur goût du jeu, mais aussi leur intelligence en invitant à décoder les idées et critiques que l'enfant balance ingénument. Double plaisir donc pour ce lecteur qui peut jouer à l'enfant tout en restant adulte...

Si ces tentatives pour expliquer le succès des œuvres racontées par des narrateurs enfants paraissent évidentes pour les récits parus à l'étranger, elles valent sans doute aussi pour le public québécois. Mais peut-être y a-t-il plus... Quand on remarque l'abondance des romans narrés par des enfants au Québec et l'accueil particulièrement positif qui les accompagne, il y a lieu de se demander si l'impact de ce type de narrateur n'est pas plus percutant ici. L'époque de la Révolution tranquille voit en effet paraître bon nombre de romans dont le narrateur est un enfant : *Le Torrent* d'Anne Hébert (1950) ; *Une saison dans la vie d'Emmanuel* de Marie-Claire Blais (1965) ; *L'Avalée des avalés* de Réjean Ducharme (1967) ; *Jimmy* de Jacques Poulin (1969) ; *L'Amélanquier* de Jacques Ferron (1970) et cela sans compter les romans dont la narration à la troisième personne focalise sur un enfant (comme dans *Une chaîne dans le parc* d'André Langevin en 1974) ou les « visites » de l'enfance que proposent des œuvres à caractère autobiographique comme celles de Claude Jasmin (*Et puis tout est silence* en 1965), de Claire Martin (*Dans un gant de fer* en 1965) ou





de Gabrielle Roy (*La Route d'Altamont* en 1966). Plus tard, et jusqu'à tout récemment, une nouvelle « vague » de récits d'enfants frappe le Québec avec *Le souffle de l'harrobian* de Sylvain Trudel en 1986, *C'est pas moi, je le jure* de Bruno Hébert en 1997 (et sa suite *Alice court après René* en 2000), *La petite fille qui aimait trop les allumettes* de Gaétan Soucy en 1998 et *Comme enfant je suis cuit* de Jean-François Beauchemin en 1998<sup>1</sup>.

Comment expliquer cet engouement pour le narrateur enfant d'abord chez les écrivains (pour qui, mentionnons-le, il s'agit souvent d'une première œuvre), mais également pour le public et la critique qui reçoivent ces romans plutôt chaleureusement sinon avec beaucoup d'éloges. De là à dire qu'il y a au Québec un terrain particulièrement propice au récit d'enfant et que ce type de récit correspond au peuple qui semble en être si friand il n'y a qu'un pas à faire... que je franchis avec prudence mais que je franchis tout de même.

Le premier réflexe, facile, serait d'interpréter cette propension à écrire, à lire donc à aimer des histoires racontées par des enfants au Québec comme une identification à ce monde de l'enfance qui de fait pourrait nous caractériser socialement ou politiquement. Le peuple québécois, longtemps maintenu sous le joug de sa « mère » patrie (notamment sur le plan littéraire), hésitant quant à son affranchissement du « père » ou d'une « famille » fédéraliste par une indépendance qui lui fait sans doute un peu peur (force est bien de l'admettre après deux échecs référendaires), ce peuple-enfant, donc, n'est-il pas tout disposé à s'écouter raconter par une voix d'enfant ? Mais s'il fallait s'en tenir à cette hypothèse du reflet social, peut-être verrait-on avec quelque scepticisme cette image de soi présentée comme un éternel enfant, incapable de devenir adulte, refusant de grandir. Cette régression volontaire serait alors lue comme un constat d'échec, une résignation, le miroir littéraire de notre « immaturité » politique ou sociale. Et pourtant... N'est-ce pas au contraire la plus belle façon de rendre cette position triomphante, d'en montrer toute la richesse et la puissance ? Ces narrateurs enfants ne nous racontent-ils pas, à travers leurs récits libres et effrontés, tous les avantages à tirer d'une telle position ? Loin d'en faire un échec, l'enfance en littérature, et peut-être sur le plan politique, paraît une zone frontière riche en possibles, une position stratégique qui permet la critique sans en assumer toutes les responsabilités. Dans cet attachement du peuple québécois pour le récit d'enfant voit-on poindre un désir de revanche qui se délecte de la victoire cachée du petit, de la force régénératrice de sa parole libre ?

N'oublions pas non plus, en ce qui concerne la langue, l'extrême pouvoir des mots des enfants, la totale liberté qui imprègne leur récit. L'enfant n'a que faire des modèles à suivre, des académismes de tout acabit... sa langue, il l'invente et la crée au gré de ses besoins. Elle n'a à répondre à qui que ce soit de ses maladresses ou de ses erreurs. Là encore, comme cette « immunité diplomatique » peut paraître tentante à l'écrivain québécois condamné à naviguer entre l'élégance classique du modèle français et le patriotique pittoresque de la langue québécoise ! Ici, tout est permis... y compris jeux de mots et poésie. C'est une langue inventée, unique qu'on donne à l'enfant.

Toutes ces naissances, de la langue, de la littérature québécoise, d'une société nouvelle culminent forcément à l'époque de la Révolution tranquille, moment fort des narrateurs enfants qui se font les échos, à travers leurs récits, de cette liberté toute nouvelle, encore dans l'enfance justement, impertinente et joueuse.

Au-delà de ces considérations générales, il faut tenir compte aussi du pouvoir subversif de la parole de l'enfant. À ce titre, pourquoi préférer donner ce rôle de critique à un narrateur enfant plutôt que de l'assumer à travers un héros adulte ou même le « je » de l'essayiste ? Bien sûr, l'enfant paraît moins menaçant, sa criti-

que se trouve protégée, atténuée par sa candeur. Un peu suspect au Québec, où l'on est volontiers méfiant à l'endroit du discours idéologique, la figure de l'intellectuel est subsumée par celle de l'enfant dont la parole, tout aussi contestataire parfois, passe mieux, acceptée d'office par ses allures naïves et inoffensives. Quand on reconnaît l'attitude réfractaire du Québécois devant la pensée « trop » intellectualisée qu'il juge parfois louche, on comprend mieux la confiance qu'il accorde à un narrateur enfant qui ne prétend justement pas à un discours rationnel ou scientifique ni, non plus, immuable ou décisif.

En fait de critique, incidemment, celle de nos narrateurs enfants québécois semble plus ou moins porter sur l'aspect social, au sens où elles contesteraient des institutions politiques, religieuses ou scolaires. Ce corpus de textes écorche bien sûr au passage quelques autorités officielles, mais pour la plupart, les récits racontés par nos enfants attaquent surtout la famille, sacro-sainte institution au Québec, et, à travers elle, souvent la mère. Pas étonnant dès lors qu'il faille voiler la charge contre une autorité aussi puissante (et intouchable) par le recours à l'artifice d'un narrateur lui aussi « intouchable ». La famille, omniprésente et envahissante (au Québec un peu plus qu'ailleurs peut-être ?) serait-elle en définitive la cible ultime à atteindre (et à abattre !) pour nos narrateurs enfants ? Quel sacrilège ! Heureusement que ce ne sont que des paroles d'enfants... on doit les excuser, ils ne savent pas.

Ces réflexions effleurées, ces pistes à peine débusquées ne tiennent évidemment que si l'on accepte de reconnaître que la voix du narrateur enfant se fait davantage entendre en sol québécois qu'ailleurs, en parlant d'abord plus souvent et en trouvant pour l'écouter une oreille réceptive. Vérifier une telle hypothèse dépasse les ambitions de cette petite contribution. Pourtant, il s'avère au moins intéressant de « jouer le jeu ». D'ailleurs, à force de s'amuser à observer l'étrange complicité qui unit les enfants qui racontent et ceux qui aiment écouter les histoires, on finit parfois par faire des découvertes peut-être plus sérieuses qu'il n'y paraît.

#### Note

- 1 Auquel on pourrait ajouter les deux romans suivants du même auteur, mettant en scène le même narrateur qui, bien qu'adolescent, continue d'adopter le ton et le regard de l'enfant : *Garage Molinari* (1999) et *Les Choses terrestres* (2001).

